Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 23 (1885)

Heft: 19

Artikel: Causerie : le retour de froid. - Les glaces dans les mers boréales. - La débâcle de la Néva. - Napoléon le Petit

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188723

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-troisième année. N° 19 Samedi 9 Mai 1885.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
du Canton 15 c. / de la Suisse 20 c. / de l'Etranger 25 c. } la ligne ou son espace.

CAUSERIE

Le retour de froid. — Les glaces dans les mers boréales. — La débâcle de la Néva. — Napoléon le Petit.

L'abaissement de température qui s'est produit ces derniers temps a fait craindre à nos agriculteurs, et tout particulièrement à nos vignerons, le retour de froid, qui se fait sentir assez fréquemment pendant la lunaison connue sous le nom de *lune rousse*, qui commence en avril et finit en mai. Ce phénomène atmosphérique, qui a fait jusqu'ici l'objet de tant de commentaires, est expliqué ainsi par quelques météorologistes :

Au moment de l'équinoxe du printemps, le sol, échauffé par les rayons solaires, dans les régions équatoriales, communique sa chaleur aux couches atmosphériques en contact avec lui ; puis ces couches d'air chaud se dilatent, s'élèvent, en laissant au-dessous d'elles un vide qui occasionne un tirage considérable. Ce vide est bientôt comblé par l'air plus dense des régions boréales qui s'y précipite avec violence. Ce courant polaire, ce fleuve d'air froid, connu sous le nom de *vents alizés*, produit dans nos climats un abaissement subit de température, très funeste aux végétaux hâtifs, aux bourgeons des arbres fruitiers, aux vignes plantées sur les coteaux.

Il va sans dire que si, dans de telles circonstances, la nuit est claire, sans écran de nuages pour retenir la chaleur terrestre, celle-ci s'échappant vers les espaces célestes, la température des corps peut s'abaisser au point de transformer en flocons de glace la vapeur d'eau qui dépose sur le sol ou sur les plantes. Mais, hélas, la pauvre lune *rousse*, ainsi nommée parce qu'elle est censée *roussir* les bourgeons des plantes, est bien innocente des gelées d'avril et de mai.

D'autres savants prétendent que le singulier phénomène dont nous venons de parler provient de la fonte des neiges et des glaces dans le nord et sur les montagnes de l'Europe. La neige et la glace, en fondant, absorbent, comme on sait, une grande quantité de chaleur qu'elles empruntent à tous les corps environnants, et, par conséquent, aussi à l'air, avec lequel elles sont en contact. On a donc supposé que le froid qui en résultait se propageait du nord vers le sud et amenait successivement l'abaissement de température signalé.

Quoi qu'il en soit, ceci nous fournit l'occasion de décrire un des plus émouvants spectacles de la nature, celui de la *débâcle* des glaces dans les fleuves et les mers du Nord. Les glaces qui flottent à la surface de la mer, dans les latitudes élevées, viennent des pôles, et traversent successivement les différents parallèles jusqu'à ce qu'elles fondent. Lorsque la saison chaude arrive, les rayons solaires échauffent ces larges plaines glacées, de vastes surfaces se détachent et se dirigent en dérive vers des latitudes plus basses, entraînées par les courants. De là, ces vastes champs de glace qui peuvent avoir en étendue jusqu'à cent milles carrés, et qui, se séparant en fragments plus petits, constituent les glaces flottantes. Quant aux immenses blocs, pareils à des tours ou à de hautes collines, s'élevant jusqu'à 300 mètres au-dessus de la surface de la mer, et qui, vus au soleil, offrent une apparence translucide d'une couleur vert émeraude, ils ne paraissent pas avoir pu être formés dans l'intervalle d'une saison à l'autre ; on fait remonter leur origine à des époques très éloignées.

Les glaces que charrient les fleuves se forment généralement près des bords et surtout dans les affluents supérieurs. Lorsque le dégel qui en amène la rupture est lent et gradué, la débâcle s'opère sans désastre sérieux ; mais si le changement de température est brusque, les glaces se rompent violemment et forment des blocs qui, poussés par le courant devenu plus rapide, s'entassent les uns sur les autres et finissent par former des masses énormes. Les eaux s'accumulant alors à une grande hauteur, devant ces obstacles, dévastent affreusement tout ce qui les environne.

Chaque année, au mois de novembre, la Néva se couvre de glace, présentant une splendide chaussée où glissent les patineurs et les traîneaux, et où des spéculateurs lapons organisent des courses de rennes. La débâcle arrive dans la première quinzaine d'avril et dure deux ou trois jours ; après quoi la navigation est ouverte. Cette ouverture se fait à St-Pétersbourg avec une certaine solennité. Le directeur du Département des constructions maritimes de l'Amirauté s'avance dans une chaloupe au milieu du fleuve ; et là, se tournant vers la forteresse de St-Pierre, il la salue de sept coups de canon. La forteresse lui répond par le même salut. Alors le directeur va à la rencontre du commandant de la forteresse, qui, de son côté, est entré aussi dans le fleuve. Quand ils se sont rejoints, le directeur lui annonce officiellement et à haute voix,

que la communication entre les deux rives est rétablie, que les bateaux à vapeur peuvent chauffer et les navires mettre à la voile. Avant que cette formalité ait été remplie, il n'est permis à aucun des bateaux amarrés aux rives de la Néva de naviguer sur ce fleuve.

La débâcle de la Néva a fourni à Victor Hugo le sujet d'une de ses pages les plus éloquentes lorsqu'il lui compare le prochain effondrement du second Empire :

« Nous sommes en Russie. La Néva est prise. On bâtit des maisons dessus ; de lourds chariots lui marchent sur le dos. Ce n'est plus de l'eau, c'est de la roche. Les passants vont et viennent sur ce marbre qui a été un fleuve. On improvise une ville, on trace des rues, on ouvre des boutiques, on vend, on achète, on boit, on mange, on dort, on allume du feu sur cette eau. On peut tout se permettre. Ne craignez rien, faites ce qu'il vous plaira, riez, dansez, c'est plus solide que la terre ferme. Vive l'hiver ! vive la glace ! en voilà pour l'éternité. Et regardez le ciel, est-il jour ? est-il nuit ? Une lueur blafarde se traîne sur la neige ; on dirait que le soleil meurt.

» Non, tu ne meurs pas, liberté ! un de ces jours, au moment où l'on s'y attendra le moins, à l'heure même où on t'aura le plus profondément oubliée, tu te lèveras ! — ô éblouissement ! on verra tout à coup ta face d'astre sortir de la terre et resplendir à l'horizon. Sur toute cette neige, sur toute cette glace, sur cette plaine dure et blanche, sur toute cette eau devenue bloc, sur tout cet infâme hiver, tu lanceras ta flèche d'or, ton ardent et éclatant rayon ! la lumière, la chaleur, la vie ! — Et alors, écoutez ! entendez-vous ce bruit sourd ? entendez-vous ce craquement profond et formidable ? c'est la débâcle ! c'est la Néva qui s'écroule ! c'est le fleuve qui reprend son cours ! c'est l'eau vivante, joyeuse et terrible qui soulève la glace hideuse et morte, et qui la brise ! — C'était du granit, disiez-vous ; voyez, cela se fend comme une vitre ! c'est la débâcle, vous dis-je, c'est la vérité qui revient, c'est le progrès qui recommence, c'est l'humanité qui se remet en marche et qui charrie, entraîne, arrache, emporte, heurte, mêle, écrase, noie dans ses flots, comme les pauvres misérables meubles d'une masure, non-seulement l'empire tout neuf de Louis Bonaparte, mais toutes les constructions et toutes les œuvres de l'antique despotisme éternel ! Regardez passer tout celà. Celà disparaît à jamais. Ce livre à demi submergé, c'est le vieux code d'iniquité ! ce tréteau qui s'engloutit, c'est le trône ! cet autre tréteau qui s'en va, c'est l'échafaud.

» Et pour cet engloutissement immense, et pour cette victoire suprême de la vie sur la mort, qu'a-t-il fallu ? Un de tes regards, ô soleil ! un de tes rayons, ô liberté ! »

Pêche d'ambre.

Messieurs les fumeurs qui aspirent avec délices, dans des tuyaux d'ambre, les odorantes bouffées de la pipe ou du cigare, ne se doutent guère de la peine qu'il faut pour recueillir cette matière jaune d'une si belle transparence et si agréable aux lèvres.

Au fond de la mer, mélangés à la vase, au sable, aux dépôts de toute sorte, se trouvent des blocs d'ambre, résine fossile, produit de nombreuses générations d'arbres qui se succédèrent jadis sur ces terrains aujourd'hui recouverts par les eaux. Le temps a fait disparaître toute trace de matière ligneuse et les dépôts de résine sont les seuls vestiges qui restent de ces forêts ensevelies sous les flots depuis des milliers d'années. Longtemps on se borna à recueillir les morceaux d'ambre que la mer, par les gros temps, rejetait sur le rivage. Plus tard, on apprit à profiter de certains vents favorables qui, remuant les fonds, enlèvent les morceaux d'ambre entraînés ensuite avec les algues au milieu desquels ils flottent. Des hommes apostés pour guetter l'instant propice, préviennent les travailleurs qui, se jetant à la mer, armés de crocs et de filets, dirigent sur le rivage des masses de goémons où les femmes et les enfants recherchent l'ambre que les touffes marines ont pu charrier. L'emploi de filets traînants, manœuvrés sur les gisements et râclant le fond de l'eau, permet aussi parfois une merveilleuse récolte. On a pêché ainsi des morceaux d'ambre de cinq kilos.

L'ambre ne revêt pas toujours cette belle couleur jaune d'où est venue l'expression : jaune comme de l'ambre ; mais parfois certains morceaux offrent une teinte verte, violette ou rouge.

La malice d'âo diablio.

« N'ia què lo premi pas que cotè », se diont lè dzeins bin einteinchounâ et que ne volliont pas sè laissi allâ à mau férè ; et ma fâi l'ont bin réson, kâ on iadzo qu'on a mozu à oquiè, l'est rudo molési dè sè rateni ; na pas que s'on est prâo fermo quie po ne jamé coumeinci, on n'a jamé à s'ein repeintrè.

Lâi avâi on iadzo on brâvo vîlhio capucin qu'étâi bin la pe brâva dzein que lâi aussè su la terra, kâ jamé nion n'avâi pu lâi férè lo pe petit reproudzo po quiet que sâi ; bin lo contréro : l'étâi on hommo dè bon conset et que tsacon recriâvè et respettâvé. Ma lo diablio, qu'est adé dzalâo su clliâo que vont bin, et que tint à ein avâi cauquiès bons dein son troupé (kâ fâ pou dè cas dê tota la cacibraille que rappertsè coumeint vâo), lo diablio, don, qu'avâi einviâ dè recrutâ lo capucin, étâi adé à lo mau conseilli et à lâi mettrè dein la téta dâi crouïès z'idées ; mâ lo capucin tegnâi bon et lo diablio étâi tot couïon. Portant cein finit par eimbétâ lo capucin d'étrè dinsè tormeintâ, et lo Satan, que s'ein apéçut, sè décidà d'allâ li mémo lâi férè 'na vesita. Fut prâo mau reçu ; mâ aprés s'étrè tsermailli prâo grand teimps, lo Satan lâi fe :

— Eh bin accutâde : N'ia pas ! m'ein vé pas dinsè. Vo baillo à choisi eintrè trâi z'afférès ; se vo z'ein fédè iena, vo laisso tranquillo po lo restant de voutra viâ.

— Eh bin, quiet ? se repond lo capucin, po s'ein débarrassi, kà coumeincivè à étrè eimbétà.

— Vo soulâ on iadzo, tiâ cauquon, âo bin contâ fleurette à n'a fenna mariâïe.

Ma fâi, lo capucin n'étâi pas trâo conteint dè cllia